

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|---|---|
| <input checked="" type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments:
Commentaires supplémentaires: | La pagination est comme suit : [33]- 68 p. |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

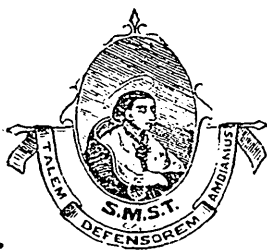
10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

LES
Annales Térésienues

PUBLICATION MENSUELLE

VII^e ANNÉE - 2^e LIVRAISON

OCTOBRE 1892



MONTRÉAL

J. M. VALOIS, LIBRAIRE-ÉDITEUR

1626, rue Notre-Dame, 1626.

LES ANNALES TERESIENNES

7^{me} ANNÉE — OCTOBRE 1892 — 2^{me} LIVRAISON

SOMMAIRE

MONSIEUR J. I. GRATON, P^{TRE}, NOTES BIOGRAPHIQUES.
—CHEZ LE PAPE.—LETTRE DE BRETAGNE (*suite et fin*).—SOUVENIRS DU 5 OCTOBRE 1881.—PETITE CHRONIQUE.—NOTES DU MOIS.—PLACES DE SEMAINE.—PROPOS D'ÉCOLIERS.

MONSIEUR JOSEPH I. GRATON, P^{TRE}.

NOTES BIOGRAPHIQUES

Ce n'est pas sans un deuil profond que nous voyons disparaître les aînés de la famille térésienne. Ils avaient vécu avec M. Ducharme. Ils étaient les dépositaires des traditions de cette première époque qu'à tort ou à raison on est convenu d'appeler *l'âge d'or* de Sainte-Thérèse. Ils formaient le lien vivant qui rattache le présent au passé de notre histoire. Nous aimions à les entendre causer de ce bon vieux temps. Nous aimions à les voir près de nous ; nous jouissions de leur présence comme du plus bel ornement de nos fêtes, comme d'un appui dans nos épreuves, comme d'un rayon

de soleil à travers les soucis et les labeurs de notre tâche quotidienne.

M. Graton était l'une de ces figures chères et vénérées : il se distinguait même entre toutes par ses attaches au sol téré sien. Il n'y était pas né pourtant, mais on l'y avait transplanté si jeune que son cœur d'enfant y avait poussé toutes ses racines. C'est là qu'il avait grandi, qu'il avait ouvert son âme aux premières impressions de la vie intellectuelle, morale, religieuse : là, dans ce milieu que M. Ducharme emplissait de sa parole et de ses œuvres ; là, à ce foyer où de son souffle puissant il faisait éclore la vocation ecclésiastique parmi les jeunes têtes et les jeunes cœurs dont il s'était entouré. Devenu prêtre, M. Graton s'était éloigné, non pas séparé de Sainte-Thérèse. Il avait emporté, vivante dans son cœur, l'image de cette douce figure qui avait ensoleillé son enfance et sa jeunesse, et l'amour reconnaissant qu'il avait voué à M. Ducharme, il l'épanchait sur nous, les héritiers et les continuateurs de son œuvre. Il s'intéressait à nos travaux : il prenait sa part dans nos joies et nos tristesses, dans notre prospérité et nos épreuves. Nous nous sentions sous son toit des hôtes privilégiés ; nous étions l'objet de ses faveurs. J'en veux signaler une qui nous est particulièrement chère, je veux dire le don de ce portrait en peinture de M. Ducharme, dont il avait lui-même, à Rome, surveillé l'exécution avec amour, et où revivent pour nous dans leur image la plus fidèle, peut-être la seule authentique, les traits vénérés de notre fondateur.

Quand M. Graton se fut rapproché de nous à Sainte-Rose, nos rapports devinrent plus fréquents encore et plus intimes. Ce foyer de Sainte-Rose garda pour nous son charme traditionnel : il l'accrut même, et jamais son hospitalité ne fut meilleure pour nous, plus attentive, plus délicate, plus exquise à la fois et pour le corps et pour l'âme. Hélas ! que la mort est venue vite assombrir pour nous ce foyer de l'amitié ! Mais elle n'a pu nous ravir ni l'ami, ni le bienfaiteur, qui nous garde un souvenir fidèle même au delà de la tombe et nous laisse un

gage non équivoque de sa bienveillance et de son dévouement à l'œuvre de M. Ducharme !

*
* *

M. Joseph Isidore Graton était né à Montréal le 23 février 1829. Il perdit sa mère à l'âge de trois ans, mais Dieu qui garde l'orphelin lui ménagea à Sainte-Thérèse, chez sa grand'mère Graton, un autre foyer où ne lui manquèrent ni les sollicitudes, ni les tendresses, ni même les gâteries maternelles. De son côté, la bonne grand'maman trouva matière à exercer toute sa patience dans cet enfant tout remuant, ayant toujours un pied en l'air, grand tapageur, espiègle toujours en quête de nouvelles aventures, au risque d'en sortir avec une bosse au front, une joue égratignée, un pantalon déchiré ou un soulier perdu. " Que deviendra cet enfant ? se demandaient avec inquiétude les deux grands parents. — Il sera tout bien ou tout mal. — Il se fera pendre, disait l'un. — Non, il tournera bien, répliquait l'autre, car il a bonne tête et bon cœur. " L'autre, c'était la grand'maman, et le curé, M. Ducharme, lui donnait raison. Il avait trouvé un fond solide sous cette surface agitée et mouvante ; il avait démêlé ce qu'il y avait de grave et de sérieux dans cet esprit si léger en apparence. L'enfant manifestait d'ailleurs une merveilleuse facilité pour l'étude ; dès l'âge de sept ans, grâce à ses éclairs d'attention, il avait appris tout ce que son oncle M. Pierre Piché enseignait à l'école élémentaire. Donc, après les vacances de 1837, au moment où M. Ducharme organisait définitivement les classes de son collège à l'aide de ses premiers maîtres ecclésiastiques, le jeune Graton reçut l'ordre de transporter ses livres de l'école française à la classe latine, de la *maison jaune* au vieux presbytère. Il obéit, allant où il était mené, mais sans trop savoir ce qu'il allait y faire et du reste fort peu soucieux de le savoir. D'étape en étape, il arriva comme en se jouant au terme du cours classique. Il avait quinze ans ; à l'âge où plusieurs commencent à peine leurs

études, lui les finissait. En apparence il était resté le même écolier, ricaneur et espiègle, mais au fond il avait mûri ; il commençait à comprendre le sérieux de la vie, son âme cérait aux touches secrètes de la grâce qui l'attirait à l'état ecclésiastique.

Il reçut la tonsure le 6 octobre 1844. Déjà, depuis deux ans, il portait l'habit des jeunes séminaristes, ce qu'on appelait la *petite soutane*. Il était l'un des vingt-cinq que M. Ducharme avait présentés à l'évêque, le 21 janvier 1842, comme les prémices de son petit séminaire, et qui formèrent depuis la portion choisie de sa famille, ayant leur place à sa table et leur alcove près de la sienne dans la mansarde du presbytère. Après avoir exercé pendant six ans à Sainte-Thérèse les fonctions de professeur et de surveillant, M. Graton passa quelques mois au grand séminaire de Montréal pour se préparer plus immédiatement au sacerdoce. Il fut ordonné prêtre le 3 août 1851 et demeura encore deux ans à Sainte-Thérèse comme professeur de seconde. Son idée première avait été d'y demeurer toujours, et c'est dans ce dessein qu'il avait demandé et obtenu son agrégation au séminaire. Mais d'autres pensées, fruit d'une plus ample réflexion, le tournèrent vers le ministère pastoral. Il y vit sans doute un champ plus vaste pour ses talents. Peut-être aussi crut-il, non sans raison, que certains côtés de sa nature étaient trop réfractaires à la vie commune. Après avoir étudié quelques mois l'anglais à Saint-Colomban, sans passer par le vicariat il fut nommé curé de la paroisse nouvelle de Sherrington.

*
* * *

M. Graton fut curé à Sherrington de 1853 à 1858 ; à Saint-Jérôme, de 1858 à 1863 ; à Terrebonne, de 1863 à 1871 ; à Saint-Henri de Mascouche, de 1873 à 1875 ; à Saint-Henri des Tanneries, Montréal, de 1875 à 1878 ; de nouveau à Saint-Henri de Mascouche, de 1878 à 1884 ; et enfin à Saint-Rose, de 1884 jusqu'à sa mort. Sur ces divers théâtres la vie que je raconte resta la

même dans ses grandes lignes. Un curé est placé dans une paroisse comme une lumière sur le chandelier ; il faut que les hommes voient ses œuvres. Ce que les paroissiens de M. Graton voyaient en lui, c'était une haute intelligence de leurs besoins, un entier dévouement à tous leurs intérêts, un zèle infatigable contre l'erreur et le vice, l'esprit d'ordre et de méthode dans les affaires, une charité compatissante à toutes les misères, une régularité constante dans l'accomplissement du devoir, une ponctualité à fendre une minute en quatre, comme il le disait lui-même. Non pas que tout fût douceur et suavité dans sa manière de traiter les hommes et les choses ; mais dans cet ensemble de qualités et de vertus qui distinguaient le prêtre, les imperfections de l'homme disparaissaient ou étaient à peine visibles. Aussi, malgré une certaine raideur de formes et de langage, M. Graton sut se gagner partout et garder toujours le respect, l'estime et la confiance de ses paroissiens, qui se disaient heureux et fiers de posséder un tel pasteur. Cet ascendant, M. Graton le dut surtout à sa parole. Avec sa belle intelligence et une science sans cesse renouvelée aux meilleures sources, il prêchait selon le précepte de l'Apôtre à temps et à contre-temps, *in omni patientia et doctrina*. Soit qu'il exposât les vérités chrétiennes, soit qu'il stigmatisât l'erreur ou les vices, sa parole lumineuse, pressante, incisive pénétrait les esprits et les cœurs ; elle était bien le *sermo Dei vivus, efficax, penetrabilior omni gladio ancipiti*. (Hebr. 4, 12.)

*
* *

A Terrebonne, M. Graton fut non seulement curé de la paroisse, mais encore supérieur du collège Masson. Cette charge de supérieur, il la tenait directement de l'évêque et elle entraînait comme une part importante sinon la principale de sa mission à Terrebonne. Le fondateur du collège, M. A. Théberge, venait de mourir. Mgr Ig. Bourget jugea le moment opportun pour mettre à exécution un projet conçu depuis longtemps. Le diocèse de

Montréal, qui souffrait d'une pléthore de collèges classiques, manquait encore d'une grande institution commerciale : Mgr Bourget voulut la créer au collège Masson, en y éliminant les études classiques. M. Graton était chargé de réaliser cette idée, non par une révolution brusque et violente, mais par une transformation qui devait s'opérer lentement, sans secousse. Les classes latines devaient cesser l'une après l'autre à mesure qu'elles se videraient de leurs élèves. Durant cette époque de transition, M. Graton s'occupa au collège à stimuler le travail, à organiser la discipline, à professer la théologie, à former les jeunes séminaristes. En 1864, il entreprit d'opérer la transformation. Mais ayant à ménager comme curé de justes susceptibilités, il confia à un étranger, M. J. B. Primeau, l'exécution de cette mesure délicate qui soulevait des préjugés et trouvait des résistances à Terrebonne. Il voulut même s'éloigner pour un temps de sa paroisse et fit en Europe un voyage de quelques mois. A son retour il trouva le nouveau régime établi. Il ne s'agissait plus que de l'affermir et d'en assurer le bon fonctionnement. Pour être plus libre de se dévouer entièrement à cette tâche, M. Graton renouça à la cure de Terrebonne et se renferma exclusivement dans ses fonctions de supérieur au collège. Sous sa main ferme et habile l'institution nouvelle acheva de s'organiser et prit un rapide essor. Bientôt la maison dut s'agrandir pour faire place au nombre toujours croissant des élèves et le collège Masson vit des jours de prospérité qu'il n'avait point encore connus, qu'il ne pouvait pas même espérer. L'œuvre assise et affermie sur ses bases, M. Graton jugea sa présence moins nécessaire et crut pouvoir accepter la cure voisine de Saint-Henri de Mascouche, sans renoncer à la charge de supérieur. C'était pourtant une situation anormale que celle d'un supérieur résidant à quelques milles de son collège. Aussi M. Graton songeait à donner sa démission, quand l'incendie du 11 janvier 1875 vint détruire de fond en comble les édifices du collège. L'institution elle-même dut sombrer dans la catastrophe, car il survint des obstacles qui

retardèrent d'abord, puis en empêchèrent tout à fait la reconstruction. La province entière s'associa aux regrets de la ville de Terrebonne, en voyant disparaître une institution dont le passé était plein de mérites et l'avenir tout brillant de promesses.

* *
*

C'est à Sainte-Rose, où il avait reçu la tonsure, que M. Graton devait trouver le terme de sa carrière. Il y arriva au printemps de 1884. Il avait vieilli : c'est dire qu'il avait développé en lui les dons de Dieu, les qualités, les talents, toutes les forces vives de sa riche nature. Il venait mettre au service de ses nouveaux paroissiens le fruit d'une longue expérience ; cette sagesse que seule peut donner la pratique des hommes et des choses ; un zèle exercé, aguerri et devenu plus fort parce qu'il était maître de lui-même et plus sûr de ses moyens d'action. Au moment où M. Graton y arrivait, Sainte-Rose devenait un lieu de villégiature, le rendez-vous d'un monde désœuvré, avide de plaisir autant que de bon air. Cette foule d'étrangers, utile aux intérêts matériels, pouvait être funeste au point de vue moral et religieux. Pour conjurer le péril, M. Graton entreprit de tremper fortement la foi et la piété de ses paroissiens : la foi, par une prédication plus forte et plus suivie ; la piété, par la fréquentation plus assidue des sacrements. Préparé comme il l'était par son beau talent et ses fortes études, il devait trouver facile la première partie de cette tâche, mais la seconde ne demandait rien moins que les efforts et toutes les industries du zèle. M. Graton employa surtout le grand moyen des associations pieuses. Il offrit aux mères de famille la confrérie des Dames de Sainte-Anne ; il invita les jeunes gens à entrer dans la Ligue, et les jeune filles à devenir les zélatrices du Sacré-Cœur. Vint ensuite, comme couronnement le Tiers-Ordre de St-François. M. Graton s'y agrégea lui-même et voulut en pratiquer la règle avant d'y initier les autres. Ce fut son œuvre de prédilection et il réussit à former deux frater-

ternités considérables. Ces associations fondées ou restaurées, M. Graton s'occupa de les maintenir. Il les voulut florissantes et elles le devinrent, grâce à l'énergie, à l'activité, à la constance de son zèle, grâce à l'effort de son travail au confessionnal et en chaire.

* *
*

Ce fut presque au début de ce laborieux ministère que M. Graton se sentit frappé de la maladie dont il devait mourir, le diabète. Le mal était tout bénin à son origine, si bénin qu'il semblait facile d'en arrêter les progrès par des précautions, un régime sévère, des habitudes régulières d'exercice et de mouvement. Mais M. Graton pouvait-il s'astreindre à ces exigences ? le voulut-il ? Le mal s'aggrava donc. Il y eut une première crise en 1890, qui fut comme un solennel avertissement, *responsum mortis*, selon le langage de l'Apôtre... Et pourtant M. Graton ne voulait point mourir encore. Il lui semblait que son œuvre n'était point finie à Sainte-Rose, et il faisait si bon vivre à ce foyer du presbytère, au sein de cette riante nature de la rivière des Mille-Iles, parmi les doux plaisirs de l'étude et de l'amitié, parmi les joies meilleures encore de la prière et des œuvres pastorales. M. Graton recourut à la médecine et lui demanda tout ce qu'elle pouvait donner, au risque de le payer chèrement : la médecine donna quelques adoucissements et beaucoup d'illusions, mais le mal resta, faisant son travail, minant sourdement l'organisme, troublant les fonctions vitales. La mort venait lente mais sûre. Ce fut en vain que M. Graton fit pendant l'hiver dernier un long séjour à l'Hôtel-Dieu de Montréal. Il revint au printemps à Sainte-Rose, "pour y mourir," disait-il... ou pour vivre, car il espérait vivre encore. Mais il n'y avait plus d'illusion possible ; la maladie première s'était compliquée d'une laryngite opiniâtre qui laissait voir des symptômes de phtisie, et le malade s'affaiblissait de jour en jour. Il eut encore pourtant, le 2 juin, la force de recevoir Mgr l'archevêque à la visite pastorale ; mais

cet effort l'épuisa. Il ne reparut plus à l'église et dut bientôt garder la chambre comme la retraite où il avait à se recueillir en face de l'éternité. Le 13 juillet il reçut l'extrême-onction : il y trouva une force d'âme, une paix et une joie sereines qui firent de ce jour avec celui de son ordination " les deux plus beaux de sa vie, " comme il l'assurait lui-même. Maintenant la mort pouvait venir : il l'attendait, il la désirait, il lui souriait. Dans la sécurité dont cette âme et cette chambre de mourant étaient pleines, on voyait luire comme un rayon du jour éternel. La mort se fit attendre un mois encore. Le 8 août, après une agonie douce, à peine sensible, qui étouffait à demi la parole mais laissait encore à l'esprit sa lucidité, le malade expira à une heure et demie de l'après-midi.

Les funérailles eurent lieu le 11 août dans l'église de Sainte-Rose. Elles furent célébrées par Monseigneur l'archevêque, au milieu d'un grand concours de prêtres et de fidèles. Les restes mortels furent déposés dans la crypte de l'église. Une pierre protégera cette tombe contre l'oubli, en même temps qu'une tablette de marbre placée au chœur, non loin de l'autel, rappellera la mémoire du vénéré défunt.

Pour nous, nous gardons dans nos souvenirs une image qui nous est chère. Nous aimerons à y revoir souvent cet ami, ce Térésien fidèle, non pas tel que la mort l'avait fait et nous le montrait couché dans son cercueil, à peine reconnaissable dans une ombre de lui-même, mais tel que nous l'avons connu aux jours de sa force, dans l'exubérance de la vie, dans l'éclat de la voix et du regard, dans l'expression animée du geste, dans la verve de sa parole familière, dans ses triomphes de la chaire où il prêcha si bien Dieu, la sainte Eglise, le souverain Pontife !

A. NANTEL, ptre.

CHEZ LE PAPE

(UN EXTRAIT DE MON JOURNAL)

Rome, mercredi 2 décembre 1891.—S'il y a dans la vie des jours néfastes, il y en a aussi de *fastes*; au nombre desquels, pour moi, il faut compter ce jour'hui.

J'ai vu le Pape. Mgr Racine reçut hier la nouvelle qu'il aurait aujourd'hui son audience. Il était convenu que j'irais avec lui, et que j'entrerais à la fin de l'entrevue. Je n'ai pas voulu demander d'audience privée. J'aime mieux, comme lors de mon premier voyage, garder cela pour la fin, au cas où il serait besoin de donner des explications sur nos affaires.

Donc, ce matin à 10½ heures nous prenons la route du Vatican. Huit étudiants du collège canadien avaient demandé à Mgr Racine de lui faire cortège. Ils attendaient au pied de l'escalier royal. Nous montons lentement sous ces voûtes majestueuses. Mgr Racine se tourne du côté de M. Lefebvre, prêtre de son diocèse, et lui dit : "N'est-ce pas que c'est un peu plus riche que l'église de Stoke!" Vous direz à M. Aubin que son souvenir a gravi avec nous les degrés du palais des Papes.

Au tournant de l'escalier, un vrai suisse, barré, bariolé comme un *suisse* de nos forêts, présente les armes. Autre tournant, autre suisse. Nous traversons une salle, salut militaire; deux salles, trois salles, toujours salut. Un chambellan se présente, examine nos papiers, nous fait passer dans une salle d'attente, et emmène Mgr Racine avec lui. Nous restons sous la protection des gardes nobles.

Je récite bréviaire, matines, laudes, petites heures, vêpres, complies. Nous attendons toujours. De temps en temps, il passe un évêque, un monsignor, un cardinal, nous nous levons et saluons. M. Auclair, un des huit, avait apporté avec lui le numéro d'octobre des *Annales térésiennes*. Je le lus tout entier, il est vraiment intéressant. Avec Aristide, Silvius, MM. Nantel et Rouleau,

je ne trouvai pas longs les quarts d'heure d'antichambre.

Enfin à une heure moins vingt, on nous fit passer dans la salle du trône ; nous attendons encore dix minutes, debout, silencieux, le cœur serré. Chaque fois qu'une porte s'ouvrait, nous frissonnions : est-ce lui ?

Un majordome se présente : “ *I signori del Canada, entrate, presto, presto.* ” J'étais chef de file, j'entre le premier. Je me jette aux pieds du Saint-Père, je lui baise le pied. Il me présente sa bague. Il me dit de suite : “ Vous avez beaucoup fait pour la paix, j'espère que vous finirez par la voir établie complètement. ” Cependant les huit autres se sont mis à genoux autour de lui, en cercle, baisant son pied et sa main ; j'étais accoté sur le bras de son fauteuil à gauche. “ Saint-Père, répondis-je, je l'espère aussi, avec le secours de Votre Sainteté. . . . ” Les jeunes prêtres furent introduits nommément par Mgr Racine. “ Ah ! celui-ci est de *Sherbrooke* et celui-là de *Sicoutimi*. On veut vous enlever votre évêque. C'est le cardinal Taschereau qui l'a demandé ! Comment s'appelle-t-il ?—Mgr Bégin.—Oui, Bégin, Bégin. ” Ces jeunes prêtres demeurent à Rome ?—Oui, Très Saint-Père, au collège canadien.—Ah ! je comprends, ils étudient la philosophie, la théologie, le droit canon. Et, comment vous trouvez-vous au collège canadien ?—Comme en paradis, Saint-Père.—Ah ! le collège canadien, c'est une belle idée, c'est une belle institution. ” Chacun avait ses objets à la main, demandant que le Saint-Père leur appliquât sa bénédiction, l'un une indulgence à l'article de la mort, l'autre l'indulgence du chemin de la croix, un autre ajoutant indulgence *toties quoties*. “ Oui, oui, disait le pape, je bénis tout, j'accorde tout, *toties quoties* comme vous demandez. ” Nous faisons une scène jolie à voir, à genoux, pressés autour du Saint-Père assis, souriant ; quelques-uns lui touchaient les genoux, je le tenais par le bras gauche, je baisais à plusieurs reprises sa soutane blanche. Je sortis ma longue liste de demandes, celle même que je vous envoie dans ce pli : “ Très Saint-Père, bénissez ma paroisse, ma mère. ” Les autres m'interrom-

pirent : " Ma mère, mon père, mes sœurs. "—Oui, je bénis tout ce qu'il y a sur ce papier, vos mères, vos familles. De grand cœur je leur donne ma bénédiction. Il y a au Canada beaucoup de foi, n'est-ce pas ?"—Oui, Saint-Père, il ne nous manque que la paix, dit Mgr Racine. Les familles y sont très chrétiennes. Elles l'ont bien prouvé lorsque le Saint-Siège a eu besoin de soldats. Elles seraient prêtes à faire encore le même sacrifice, Saint-Père." Ici la figure du Saint-Père devint triste, ses yeux se trempèrent de larmes. " Hélas ! les temps sont bien changés. Vous habitez Rome, vous êtes témoins des efforts que les ennemis de la religion font tous les jours, ils voudraient écraser la papauté, mais ils comptent sans le Dieu qui est. . . ." Et d'un geste long et solennel il montra le ciel.

Il y avait dix minutes que nous étions là, j'aurais pu y passer des heures. Le Pape était pâle, l'air un peu fatigué, mais paraissait heureux de notre contentement et de notre piété filiale. En parlant, de temps en temps, il me regardait dans les yeux, je ne lui lâchais pas le bras, il me semblait toucher la personne de Notre-Seigneur lui-même. Nous nous retirâmes émus : puis, de retour au collège, pendant que nous prenions notre dîner, dans une conversation animée, chacun échangeait ses pensées et ses sentiments dans un vrai transport d'enthousiasme. Je n'oublierai jamais ces paroles, ni le ton avec lequel elles ont été prononcées : " Vous avez beaucoup fait pour la paix, j'espère que vous finirez par la voir établie complètement. " Elles ont résonné à mes oreilles comme un encouragement et un oracle descendu du ciel.

On ne peut être plus *pape* que Léon XIII ne l'a été avec nous, étymologiquement parlant, c'est-à-dire être plus père : *nemo tam pater*.

J. B. PROULX, prêtre.

LETTRE DE BRETAGNE

MON SÉJOUR DE VACANCE

A l'heure où les désastres de 1870 s'abattaient sur la France, quelques nobles enfants de ce beau pays, perdues là-bas dans les Indes orientales, se consacraient loin du regard des hommes à une vie d'apostolat. Assidues auprès du sacrement de nos autels, dévouées à assister les ouvriers de l'Évangile, elles facilitaient la propagation de la foi en pays infidèle. N'était-ce pas attirer sur elle, malgré ses fautes, la bénédiction du ciel ? Si Sodome eût eu dix justes, le feu céleste ne l'aurait pas consumée ! L'œuvre de cette pieuse association progressait rapidement. En 1877, la très révérende mère fondatrice, venue à Rome, obtenait avec l'approbation la bénédiction du souverain Pontife. Désirant dès le principe donner à ses religieuses au ciel une famille de saints et sur la terre la sève monastique qui fait la force des grands ordres, elle greffa cet humble rameau sur le grand arbre religieux des enfants du séraphique saint François. L'institut des franciscaines missionnaires de Marie était désormais solidement établi.

Le grain de sénévé allait se développer et devenir bientôt l'arbre déjà majestueux qui étend aujourd'hui ses rameaux bienfaisants dans vingt endroits différents sur toutes les parties de la terre, même au Canada.* Mais pour arriver à ce résultat, il fallait un grand et spacieux noviciat ; la Providence y veillait. L'un de ces descendants des grandes familles d'autrefois, comme la France en compte trop peu, qui savent allier à la noblesse du sang, la noblesse du cœur et la grandeur d'âme, le comte d'Erceville, avait donné sa fille à l'institut. Voyant l'insuffisance de l'humble noviciat qu'on avait installé à

* Une maison de Franciscaines Missionnaires de Marie vient d'être fondée à Québec.

St-Brieuc, il résolut de disposer d'une partie de sa fortune en faveur des bonnes religieuses. "Les Châtelets" avaient de nouveau été mis en vente ; du consentement de l'évêque, monsieur le comte s'en fit l'acquéreur et les donna en dot à sa fille, c'est à-dire à toute la communauté. Ainsi, en septembre 1880, Mgr David, évêque de St-Brieuc, avait la consolation de bénir les futures missionnaires de la Chine et des Indes dans l'antique demeure de ses prédécesseurs. Le nouveau noviciat était placé sous le patronage de saint Joseph. Voilà pour la note historique.

* *
* *

Le "Châtelet" des évêques de St-Brieuc a dû naturellement se transformer quelque peu pour devenir un couvent de franciscaines. Tout en gardant son cachet d'antiquité, il a vu s'élever à ses côtés d'immenses corps de logis ; vétéran d'un autre âge, il domine pourtant encore de toute la majesté de son vieux donjon les constructions modernes. La propriété elle-même a moins changé. Fort heureusement la révolution a respecté les magnifiques plantations d'autrefois. Aujourd'hui comme au bon vieux temps, sur une superficie d'environ une demi-lieue carrée, de larges avenues vont s'entrecroisant dans toutes les directions, suivant un ordre absolument régulier. Les arbres ont grandi, ils atteignent pour la plupart les proportions de véritables piliers de cathédrale, et leur feuillage enlacé et touffu forme, à trente pieds dans les airs, de majestueuses nefs, où le soleil pénètre mystérieusement comme à travers les barrières dorées des basiliques du moyen âge. Les parallélogrammes qui décrivent les avenues ne restent pas terrains incultes. Près du couvent les plates-bandes se couvrent de fleurs ; plus loin, ce sont d'immenses jardins où les légumes et les fruits abondent ; ailleurs, les champs de blé s'étendent à perte de vue ; plus loin encore, les longues allées s'enfoncent au beau milieu d'une forêt d'arbres, dont la hauteur et la variété feraient penser aux forêts améri-

caines, si la régulière symétrie de leur alignement n'était là pour affirmer le cachet du génie humain. La nature est ici bien belle, cette nature d'une terre privilégiée, dont le poète a dit :

Qui n'admire, ô Bretagne, en leurs grâces sauvages,
Sous des aspects changeants, ta force et ta beauté!

S'il faut en croire nos amis les Bretons, nous sommes favorisés, cette année, d'une température exceptionnellement belle. Ce dont je suis certain, c'est que le ciel de la Bretagne est vraiment beau ! Par moment, il me paraît rendre des points au beau ciel d'Italie, lui-même :

Plus de lugubre hiver voilé de brume grise.....
L'hymne des rossignols est plein de volupté ;
De suaves parfums voltigent sur la brise,
La bruyère est vermeille et la nuit la courtise,
L'Armorique est toujours le pays enchanté!
(SYLVAIRE.)

En vingt minutes d'une marche rapide, on peut se rendre de l'ancien château au chemin de l'État (ancien chemin du roi !), par une avenue que longent quatre magnifiques rangées de hêtres superbes ; je me suis amusé, l'autre jour, à faire le dénombrement de ces beaux arbres, une seule rangée m'a fourni le joli chiffre de trois cent quatre-vingt-dix ! Multipliez par quatre et vous aurez une idée de cette royale avenue. On s'y promène à l'aise, croyez-moi ! Pourtant j'aime mieux encore porter mes pas dans une allée plus modeste mais non moins charmante, où les oiseaux semblent se donner rendez-vous, et qui s'en va, entre deux rangs de mélèzes, se perdre dans un bosquet de sapins et de bruyères, à l'ombre duquel est caché l'humble cimetière des religieuses. Détail édifiant : cette allée est ornée d'un chemin de la croix ; les stations sont disposées de telle sorte que la dernière, "Jésus au tombeau," se trouve précisément à l'entrée du cimetière. C'est bien l'image de la vie religieuse : de sacrifice en sacrifice, de croix en croix on arrive au tombeau. Mais ainsi l'on marche à la suite de Jésus : "Que

“ celui qui veut venir après moi prenne sa croix et il me
“ suive.”

* *
*

Comment ne pas aimer un tel séjour ? Comment ne pas aimer aussi la vie qu'on y mène ? Les religieuses semblent vouloir nous faire oublier que nous n'avons plus les joies d'une vacance sous le toit de nos familles ; elles sont pour nous d'une bonté sans égale. Puis, ce calme, cette tranquillité de cloître est si favorable à la vie du repos qu'on cherche en vacance. Au sein de cette atmosphère de piété, le prêtre se sent si bien chez lui ! La chapelle est bien humble encore, mais elle est si propre, si coquettement ornée surtout aux jours de fête, qu'on ne saurait ne pas l'aimer. Après la sainte messe et les exercices religieux du matin, nous consacrons nos loisirs, règle générale, à la lecture, à la correspondance et aussi à l'étude, car la perspective d'un futur examen donne du zèle. Après le dîner (qu'on appelle déjeuner en France), promenade dans les bois ou dans les campagnes. Quelquefois nous entrons dans une chaumière — une vraie, couverte de chaume ! — ; on nous reçoit avec une hospitalité proverbiale en Bretagne comme au Canada ; on nous offre le traditionnel verre de cidre, c'est charmant ! À six heures du soir, le salut du saint Sacrement nous rassemble aux pieds des autels ; tous les jours, nous jouissons de cet avantage, puisque les Franciscaines de Marie ont l'heureuse pratique de l'adoration diurne.

Quand il fait beau temps (presque toujours !), le silence et le recueillement des bois offrent aux hôtes des “ Chatelets ” de charmants attrait. Que de fois, mes confrères canadiens et moi, nous nous y retrouvons aux heures des récréations et des joyeuses discussions ! On cause “ questions sociales ” et “ philosophie sur l'histoire ” : j'ai des amis qui sont savants, voyez-vous ! j'écoute de mes deux oreilles et tâche de bien profiter. Souvent l'on parle du Canada, de Rome, de la France, de la Bretagne...

La Bretagne ! N'est-ce pas pour nous une autre patrie ?

On l'a dit, je le sais, le Canadien est surtout fils de Normand (est-ce bien un compliment ?), mais il est aussi quelque peu Breton. Du reste, la Normandie et la Bretagne sont sœurs jumelles. Aussi sommes-nous heureux de retrouver ici les usages, les coutumes, les expressions, les noms même familiers aux Canadiens. Après un séjour d'un an en Italie, c'est un vrai plaisir d'entendre parler comme l'on parle "chez nous." Et puis les Bretons sont encore pieux et bons. La tourmente révolutionnaire a bien passé ici, et comme partout en France elle a laissé les traces de son passage; mais la civilisation étant moins avancée et les convictions religieuses plus fortes, la tempête a été moins désastreuse, on en ressent moins les funestes effets. En grand nombre encore les heureux habitants des plages armoricaines ont le droit de redire ce qu'écrivait leur illustre chantre, le poétique Brizeux :

Oui, nous sommes encor les hommes d'Armorique;
 La race courageuse et pourtant pacifique,
 Comme aux jours primitifs, la race aux longs cheveux,
 Que rien ne peut dompter, quand elle dit : Je veux !
 Nous avons un cœur franc pour détester les traîtres ;
 Nous adorons Jésus, le Dieu de nos ancêtres.
 Les chansons d'autrefois, toujours nous les chantons,
 Oh ! nous ne sommes pas les derniers des Bretons !

Bien des fois aussi, je l'avoue, j'y suis allé *seul* dans la solitude de ces bois, rêver au pays de mes amours :

Combien j'ai douce souvenance
 Du joli lieu de ma naissance !

(CHATEAUBRIAND.)

Oui ! sans doute, le souvenir de la patrie absente a toujours son amertume ; mais en somme, je crois sincèrement et j'affirme volontiers qu'au fond de la vieille Bretagne, au milieu de ses arrière-cousins, un enfant du Canada n'a pas droit de plaindre son sort, et pour finir par un mot du poète :

Sur la terre bretonne, agreste et romantique,
 S'il existe entre tous un site gracieux....
 (Pardonne, ô poète !) Ce site a nom :
 "Saint-Joseph des Châtelets."

ELIE J. AUCLAIR.

8 septembre 1892.

SOUVENIRS DU 5 OCTOBRE 1881

Le 5 octobre dernier, il faisait une journée splendide : la joie était dans la nature et dans nos cœurs. Quelle différence avec le 5 octobre 1881 ! Comment effacer de nos âmes l'image de ce jour de deuil ? Chaque année il remet devant nos yeux le vieux collègue et son glorieux passé ; et nous avons des regrets en songeant à ce qui n'est plus. Il se dressait là, devant nous, sur cette terrasse en face de la maison nouvelle, à l'endroit où s'élève l'oratoire dédié à saint Joseph. Mais comme tout est bien disparu ! Que son souvenir du moins reste à ceux qui l'ont connu et aimé. Ceci me met en mémoire que je possède dans mes cartons quelques pièces inédites ayant rapport à cette date funeste. Les académiciens d'autrefois comme ceux d'aujourd'hui courtoisèrent Apollon. Le 10 mai 1882 ils voulurent fêter leur supérieur, le Rév. M. A. Nantel, et avec lui tous leurs courageux directeurs. Ils préparèrent quelques essais littéraires, prose et vers, s'inspirant des tristesses de cette journée néfaste du 5 octobre. La fête n'eut pas lieu, mais ces compositions n'ont pas été détruites. Je crois faire plaisir aux lecteurs des *Annales* en publiant quelques-uns de ces essais. A défaut d'autres mérites ils ont, je crois, celui d'exprimer les véritables sentiments de cette génération d'écoliers.

Les confrères me pardonneront cette publication non autorisée, faite pour faire revivre le passé.

A. SAURIOL, ptre.

Promenade autour des ruines.

On était au soir du 7 octobre dernier. Déjà depuis longtemps le soleil avait fini sa course. Après le repas du soir, comme d'habitude je dirige mes pas vers le collège. Un silence de mort règne là où il y a deux jours était la vie, la joie. Plus de conversations ani-

mées, plus de gais refrains. Le vent d'automne siffle lugubre à travers les fenêtres béantes de ces murs dénudés ; autour de moi, dans le bocage, dans les cours de récréation, des voix semblent pleurer. De gros nuages courent au firmament, rendant plus sombres ces ruines.

Je vais ainsi seul, errant autour des murs noircis de mon *Alma Mater* ; quelque chose de mystérieux me retient sur ces débris amoncelés. Je songe au passé, je pense à vous, confrères partis peut-être pour toujours. Levant les yeux, je vois revivre notre collège ; cette salle d'étude avec son crucifix de bronze, sa tribune et ses bancs antiques, ses nombreuses lumières que reflétaient des réverbères argentés ; ces classes avec leur monde de souvenirs ; ces salles de récréation avec leur rangées de colonnes et leurs portraits aimés ; cette pieuse chapelle dont les voûtes si longtemps retentirent de nos chants de reconnaissance et d'amour. J'entends encore le pétilllement des flammes, je vois les tourbillons de fumée s'élever dans les airs ; la tour du nord dont la flèche s'élevait fièrement dans les airs, s'écroule avec fracas ; le dôme qui étincelait au loin surmonté de sa croix, tombe à son tour ; les murs s'effondrent, tout est fini, *fuit Ilium* ; Ste-Thérèse n'est plus. Je sentais des larmes monter de mon cœur et je m'éloigne accablé, adressant à Dieu cette prière : Mon Dieu, l'épreuve que vous nous envoyez est terrible. Faites luire sur nous un rayon d'espérance. Saint Charles Borromée, n'oublie pas la maison qui t'honore. Et toi, ô Ducharme, fais renaître de ces cendres la maison que tes sueurs ont élevée à la gloire de Dieu.

H. DESLAURIERS.

Le vieux Collège.

“ Saint Charles Borromée, veille sur la maison qui t'honore. Et toi, ô Ducharme, fais renaître de ces cendres cette maison que tes sueurs ont élevée à la gloire de Dieu. ” Ces paroles mettent dans notre cœur l'espérance et la consolation. En présence de ces ruines qui

furent autrefois notre *Alma Mater*, de doux et chers souvenirs se pressent en foule dans nos âmes ; souvenirs que la perspective d'un nouveau collège grand, beau et confortable ne peut effacer de notre mémoire.

L'ancienne maison qui existait encore le 5 octobre dernier nous était chère. Nous nous plaisions à entrevoir dans le lointain la coupole de son dôme resplendissant sous les feux du soleil ; nous admirions l'air coquet et la mise élégante de sa tour élancée ; notre regard s'arrêtait avec plaisir sur ces murs massifs, qui nous rappelaient cinquante années de labeurs et de sacrifice. Nous aimions ces salles spacieuses, dont les voûtes tant de fois répétèrent les échos de nos joyeuses conversations, de nos gais refrains ; cette salle d'étude disposée en amphithéâtre, où 260 à 300 élèves trouvaient place pour travailler à acquérir la science et marcher sur les traces de tant de générations qui sont aujourd'hui aux premiers rangs de la société. Nous aimions cette chapelle où si souvent nous avons goûté de ces instants de calme et de paix intime qu'il n'est donné de goûter qu'au pied des autels ; nous aimions notre vieux collège, parce qu'il parlait, parce que ses murs, ses salles, ses chambres, ses corridors étaient imprégnés de souvenirs. Son érection, son existence tout entière était l'histoire de la charité, du zèle et du dévouement de ces hommes à l'âme ardente, au cœur généreux, qui sacrifièrent bonheur, tranquillité, talent et santé à la cause de la patrie et de la religion en se donnant à l'instruction, à l'éducation de la jeunesse. Les Duquet, les Berthiaume, les Dagenais, les Aubry paraissaient revivre dans ces murs ; et quelquefois il nous semblait entrevoir la grande ombre de monsieur Ducharme rôder avec un air de satisfaction et de tendresse à l'intérieur de ce cher collège dont il avait jeté les premiers fondements et construit le corps principal.

Si les épreuves grandissent une œuvre et la rendent plus durable, le séminaire de Ste-Thérèse n'en manque pas. Sa fondation, ses premières années, son existence dans la suite ne furent qu'une suite d'épreuves qui ne

cessèrent pas avec la prospérité. Mais les hommes trempés de courage qui étaient à la tête de cet établissement, au lieu de laisser tomber leur confiance en face des obstacles à surmonter, ne firent qu'accroître leur courage et leur travail généreux. Je me rappelle que ma première année de collège, au jour où nous fêtions le 50^{me} anniversaire de l'œuvre de M. Ducharme ; lorsque tous les enfants de Ste-Thérèse, assemblés de nouveau au foyer de leur *Alma Mater*, afin de goûter une fois encore le bonheur calmé et serein d'autrefois, et d'exprimer à la maison bénie où s'était écoulée leur enfance toute la gratitude dont étaient remplis leurs cœurs ; quand la joie était à son comble, que l'avenir semblait plus prospère, Dieu parla, et dans ses desseins impénétrables, il jugea à propos de rendre sombre et triste le soir de cette fête commencée sous les auspices d'un ciel sans nuages. Dieu frappa ; mais le cœur de Jésus était là. Si en 1875, notre *Alma Mater* échappa aux fureurs de l'incendie, ce fut comme par un miracle de la visible assistance du Sacré-Cœur.

L'homme propose et Dieu dispose ; que sa sainte volonté s'accomplisse. L'épreuve commencée il y a huit ans, fut complétée il y a sept mois ; mais l'espérance nous reste. Avec nos directeurs nous avons pleuré et nous pleurons encore notre *Alma Mater*, avec eux nous avons confiance. Le Cœur de Jésus, qui nous sauva en 1875, qui inspira à nos directeurs l'élan généreux et spontané du 5 octobre au soir, saura bénir et faire prospérer la nouvelle maison qui s'élève sous le patronage de saint Joseph. L'œuvre de monsieur Ducharme ne restera pas ensevelie sous les ruines que nous avons sous les yeux. Grâce à l'énergie de ses dignes successeurs, Ste-Thérèse revit ; il revivra encore longtemps, toujours dans le nouveau collège, qui lui aussi sera l'œuvre de la charité, du zèle et du dévouement.

J. L. A. SAURIOL.

L'incendie.

Amis, vous souvient-il du jour infortuné,
 Où tristes et muets, le regard consterné,
 Comme dans les frayeurs d'un cauchemar horrible,
 Nous dûmes contempler le spectacle terrible
 De notre *Alma Mater* vomissant des vapeurs,
 Des nuages épais aux sinistres couleurs ?

Vous souvient-il du jour où la flamme avec rage,
 Etendant ses anneaux, embrassait chaque étage
 Et changeait le collège en un brasier géant ?
 Vous souvient-il encor du douloureux instant,
 Où les toits s'éroulaient, sapés par l'incendie,
 Montant en tourbillons sous leur chute alourdie ?

Et parmi les transports, les larmes et les cris
 De l'excitation qui troublait nos esprits,
 Vous souvient-il enfin de ce moment sublime
 Où le dôme debout, suspendu sur l'abîme,
 Vacillait indécis sur ce gouffre de feu,
 Puis tombait lourdement en nous disant adieu ?

Il me semble le voir, et l'écho répercute
 Aujourd'hui même encor le fracas de sa chute.
 C'était l'*Alma Mater* qui tombait pour toujours,
 Les échos annonçaient le dernier de ses jours,
 Et leurs tristes accents à nos cœurs semblaient dire
 "A jamais c'est fini, Ste-Thérèse expire."

Mais parmi les amas de nos débris épars,
 Un tableau précieux s'offrit à nos regards.
 Là, pleurant avec nous dans sa pose hardie,
 Un prêtre paraissait, contemplant l'incendie.
 Et rayonnant soudain de célestes éclats,
 Son œil disait : " Enfants, Ducharme ne meurt pas "

Lançant dans l'avenir son regard inspiré,
 Ce père entrevoyait sous un ciel azuré
 Un collège plus grand, ferme sur ses assises,
 Portant encor plus haut ses flèches indécises,
 Et laissant voir ce mot sur chaque pierre inscrit :
 " Ducharme ne meurt pas, en ses fils il revit. "

A. BERTRAND.

PETITE CHRONIQUE

Mois d'octobre. — A quelque chose malheur est bon, comme dit le proverbe. Les jours mauvais que traverse l'Eglise nous procurent l'avantage d'avoir deux mois de l'année, au lieu d'un, consacrés à honorer d'un culte spécial la très sainte Vierge. " Les exercices en l'honneur de Notre-Dame du Rosaire — et par conséquent les indulgences qui y sont attachées — seront renouvelées tous les ans, à la même époque, jusqu'à ce que des jours meilleurs rendent à l'Eglise la paix et au souverain Pontife la pleine liberté de son auguste ministère." Nous espérons sans l'ombre d'un doute que nos prières seront exaucées. En attendant c'est la T. S. Vierge qui en bénéficie. Et nous pour qui Marie, comme l'Eglise elle-même, est une mère tendrement aimée, nous sommes heureux durant tout ce mois d'octobre, de supplier plus ardemment et de chanter plus fort : *Regina sacratissimi Rosarii, ora pro nobis !*

A la chapelle, M. Cousineau donne aux élèves deux allocutions sur la charité : 1° excellence de cette vertu ; 2° manière de l'entendre et de la pratiquer à l'égard du prochain et à l'égard de Notre-Seigneur au très saint Sacrement.

M. Rouleau, parlant de l'importance des exercices corporels, développe ces quatre pensées : 1° jeu : j'entends le jeu actif que les Anglais nomment athlétique et qui développe la force physique dans la joie, la liberté, donne le *mens sana in corpore sano* du poète latin : barres, paume, ballon, en un mot les courses et les luttes. 2° le jeu contribue à la vigueur de l'esprit. L'esprit, luth dont les cordes ont besoin de détente pour conserver leur souplesse et leur élasticité. Le jeu infuse une vie nouvelle dans les veines. L'esprit est vraiment refait, recréé. 3° le jeu, bien de l'âme... dévoile le caractère, forme ou réforme l'écolier par le frottement avec les disciples ; évite bien des misères, éloigne l'esprit de critique, préserve des mauvais entretiens. — 4° il faut que

les jeux soient soutenus, décents, gais : Dieu aime les âmes gaies. " Le rire des enfants est la musique du bon Dieu. " Pour rire bien, il faut rire de rien. Enfin jouer en présence de Dieu et pour le bon Dieu, comme saint Louis de Gonzague.

Photographies.—Vendredi, le 7 octobre, quelques groupes d'élèves se mettent en frais de faire honneur au passage d'un photographe d'occasion. Puis, l'envie gagnant, tout le monde — par groupes de classes, professeurs en tête — finit par *poser* devant la lunette de l'artiste. Jusque-là fort bien, bonne fortune du photographe.

Mais, quoi donc ? notre portrait, par hasard, aurait-il été trop fidèle ? Ou bien " sur nos images éphémères l'oubli, roulant ses vagues, en aurait-il effacé l'empreinte ? " Quinze jours, trois semaines se passent, et nous n'entendons parler ni de photographe, ni de photographies.

Enfin voilà !... Mais, oh ! qu'est-ce donc ? Vraiment, nous jouons de malheur. Est-ce possible ? faire mentir ainsi le moderne progrès de la photographie ; réussir à nous caricaturer de la sorte !! Photographe pas fier, va !

Gloire à Christophe Colomb ! 12 octobre.—Le 4^{me} centenaire de la découverte de l'Amérique n'est pas passé inaperçu à Sainte-Thérèse ; le 12 octobre 1892 y a fait et laissé sa marque. Animés d'un même sentiment de patriotisme et rivalisant de zèle et d'enthousiasme, le village et le séminaire se sont mis en frais pour commémorer un si grand événement.

La fête, il faut le dire tout d'abord, eut un caractère remarquable d'enthousiasme et de spontanéité. Le sentiment patriotique une fois éveillé, gagna, comme un feu, tous les cœurs. Chacun apporta son contingent de bon vouloir et d'industrie, chacun voulut faire de son mieux. Voilà pourquoi le résultat, dit-on, fut un succès, et le succès même dépassa les espérances. Toute la journée le nom de Colomb fut dans toutes les bouches ; tout le monde l'acclama, même ceux qui de prime abord ne savaient trop pourquoi ; un barde térésien, malgré l'histoire et la mesure, chanta des rimes en son honneur.

Non seulement ce fut très grand congé pour les élèves ;

mais nos braves villageois voulurent aussi chômer en l'honneur de Colomb, et, comme ils ne pouvaient faire grand et pompeux, ils voulurent rendre leur joie éclatante et la porter jusqu'au ciel. Un canon devait être jeté en coulée pour la circonstance. Le canon manqua, il est vrai, mais la poudre ne fut pas épargnée. Nos maréchaux ferrants, s'ingéniant à l'envi, dressèrent à travers nos rues une batterie des plus retentissantes qui tonna toute la journée et jusque fort avant dans la nuit. On faisait partir des poudres entre deux enclumes placées l'une sur l'autre ; et, c'est ainsi que le 4^{me} centenaire de la découverte de l'Amérique fut salué à Sainte-Thérèse de plus de cent coups !!! . . . mieux qu'à Québec, quoi ! . . . D'autre part, nos forêts séculaires cèdent, depuis huit jours, leurs arbres touffus et les sapins, sans résistance, tombent sous les coups drus et puissants des bûcherons afin d'élever—ce doit être le clou de la démonstration—un énorme feu de joie, qui rappelle les belles fêtes du séminaire au temps jadis et fasse éclater dans les airs l'allégresse qui règne dans les cœurs ! Vive Christophe Colomb !!

Promenade à l'île du Séminaire. — Chacun attendait avec impatience l'aurore du 12 octobre. Car le succès de la fête devait dépendre en grande partie de la température que nous aurions. Dieu combla nos vœux et au delà. Jamais jour d'octobre ne fut plus beau, ne pouvait être plus propice à nos desseins. Un ciel sans nuages, une atmosphère calme et lumineuse, puis un soleil vivifiant, qui anime toute la nature et entretient une brise chaude et agréable, si rare en ces jours d'automne, en cette saison *des pluies et des orages*. S'il est vrai que la joie dilate les cœurs, le beau temps, la lumière animent certainement la joie. Dieu qui nous donna l'un et l'autre, dut avoir pour agréable l'enthousiasme dont nous fûmes pénétrés pendant toute cette journée.

La première partie de la fête du jour, était réservée particulièrement aux élèves. Réunis en comité, les élèves de philosophie, voulant réaliser une idée proposée par M. le préfet des études, résolurent ni plus ni moins

de marcher de nouveau à la découverte de l'Amérique. Une nouvelle *San Salvador*, un *Christophe Colomb*, des indigènes à demi barbares, etc., tout fut créé dans le temps de le dire. Déjà vers les onze heures et demie, nos *sauvages* se sont transportés dans une île bien connue des anciens élèves, mais dont il faut faire la découverte à nouveau.

Le campement est dressé, le feu pétille dans l'âtre, les tam-tams jettent dans les airs leurs notes discordantes. Une douzaine d'indigènes au costume bizarre, à la figure rébarbative ont transformé en un instant ce lieu de délices, en un camp sauvage et grossier ! A les voir on dirait une poignée des premiers habitants de l'Amérique, tous féroces d'ignorance et de barbarie. Groupés autour de leurs *wigwams* ils s'entretenaient d'exploits guerriers, lorsque tout à coup une fanfare joyeuse se fait entendre dans le lointain. C'est Christophe Colomb, dignement représenté par notre confrère Joseph Roussil, qui s'avance suivi de ses compagnons de voyage. Sa figure pâle, amaigrie, annonce les souffrances physiques et morales qu'il a dû subir pendant la traversée ; mais, sur son front marqué du sceau du génie, brillent en ce moment la joie et l'espérance. La mer ténébreuse a été franchie, un démenti solennel est donné aux envieux, aux persécuteurs de Colomb, le fou, le visionnaire. L'île du Séminaire, l'imagination aidant beaucoup, devient *San Salvador*. Et cela devient dramatique. Nos indigènes masqués instinctivement s'appêtent à défendre leur territoire contre les nouveaux venus. Le grand chef et ses siens font pleuvoir sur le brave Génois une grêle de pierres et d'autres projectiles. Les tomahawks sifflent en tous sens. Colomb semble hésiter ; mais une vive fusillade partie des rangs espagnols met les Indiens en fuite. C'est un sauve-qui-peut indescriptible. Colomb profite du désarroi général pour prendre possession du nouveau pays au nom de Dieu, du roi et de la reine catholiques d'Espagne. Sur un tertre de verdure on érige une grande croix au milieu de démonstrations solennelles. Pendant ce temps, les fuyards poussés par la

curiosité et s'enhardissant peu à peu, sortent de leurs retraites et se hasardent même à venir toucher les vêtements et les armes de leurs ennemis, qu'ils prennent pour des êtres surhumains. Revenu de son erreur et de son effroi, le grand chef Guacanagari (Simon), grave et solennel, présente à Colomb le calumet de la paix ; puis, après quelques délibérations faites par signes, une danse ronde s'exécute avec force cris de joie et au son bruyant du tam-tam. La réconciliation est faite. Colomb prend la parole ; et, grand dans le couronnement de ses efforts comme il le fut dans le malheur, il exprime dans un discours pathétique, les plus nobles sentiments à l'égard de ses compagnons. Les sauvages écoutent avec un étonnement mêlé de respect ce langage nouveau. L'un d'eux, Guanahanian (Alias), prend la parole à son tour et dans un baragouinage où l'on croit reconnaître quelques mots d'anglais, il rend parfaitement son rôle de souhaiter la bienvenue aux étrangers, en langue indigène. Puis—
e finita la comedia — l'Amérique était découverte ; et le quart d'heure d'après, les naturels du pays étaient redevenus hommes civilisés, catholiques fervents, canadiens-français, écoliers térésiens. Pendant quelque temps encore, il va sans dire, l'éloquence continua de couler ; des discours pathétiques entremêlés de chansons nationales, furent prononcés par P. Cousineau, A. Paiement, J. Leclair et J. Beaulieu.

On institua des jeux qui furent couronnés d'un goûter délicieux pris sur l'herbette Et ce fut le retour, le retour au Séminaire, musique en tête, militaires au centre, sauvages en queue. Sur tout le parcours, comme dans la matinée : Vive l'Amérique ! vive Colomb ! vive la joie !

Nouvelle danse ronde exécutée, aux sons de la fanfare, en face du collège, autour du boulingrin, en présence de la foule accourue ; nouveau discours du personnage Colomb, qui vote des remerciements à tout son monde.

Maintenant, en attendant la grande démonstration de ce soir, les brillantes illuminations, les inscriptions

flamboyantes, etc., etc., trois quarts d'heure de repos
S. V. P.

HENRI LEDOUX,
Elève de Philosophie.

A la veillée.—Pour les citoyens de Ste-Thérèse, comme pour les élèves, la partie la plus attrayante de la fête du 12 octobre fut sans contredit la démonstration qui eut lieu dans la veillée. Il y eut tout un programme d'exécuté.

1ère partie : une grande procession aux flambeaux à travers les rues du village brillamment illuminées pour la circonstance. A sept heures le signal est donné. Quarante-vingts torches portées par les enfants de l'école du village, mêlent leurs feux et viennent se ranger sur deux lignes devant la façade du séminaire. Les musiciens, les militaires et les autres élèves prennent place au milieu ; et la foule suit de près, joyeuse, empressée, enthousiaste.

En tête de la procession s'avance un char allégorique portant un navire avec mâture, équipage et laissant lire l'inscription "La Santa Maria". Sur tout le parcours c'est un feu roulant de musique, de chansons nationales, de fusées d'artifice, pétards, détonations qui résonnent comme un canon.

L'illumination était très belle. Des lanternes chinoises, appendues aux portes ou-attachées à des fils qu'on avait tendus le long de la route, offraient un splendide coup d'œil. Plusieurs résidences étaient élégamment décorées. Je n'en mentionnerai aucune, cela me conduirait à une trop longue énumération : on sentait que tout le monde avait voulu se mettre de la partie. La façade du Séminaire présentait un aspect magnifique ; ses nombreuses fenêtres étaient ornées de lanternes aux nuances variées ; au milieu on lisait des inscriptions historiques : "Santa Maria" ; "San Salvador" ; 1492—C. C.—1892 ".

2me partie.— Au retour de la procession nous avons reçu l'ordre de nous transporter, par le chemin Saint Louis, sur un coteau situé à quelque distance au nord

du collège. Ce fut affaire de cinq minutes de franchir l'espace qui nous en séparait : grâce auquel il nous fut donné, non sans charmes, d'entrevoir comme un coin de la *mer ténébreuse*. Là, sur un superbe terrain en amphithéâtre, tout couvert de gazon, où chacun pouvait avoir ses coudées franches, largement prendre place, nous étaié réservées les grandes émotions de la fête. On y avait dressé, échelonné entre quatre longues poutres, un énorme bûcher de douze pieds carrés et cinquante de hauteur. Trente charretées de sapins et huit barils imprégnés de résine et de pétrole y avaient été entassés. Des pavillons blancs, rouges et bleus en ornaient les flancs et lui donnaient un air de fête. Tout à côté, à droite, quelques citoyens, cédant à l'humour, avaient voulu monter une mascarade d'un camp sauvage. C'était un peu goguenard, mais cela égaya beaucoup les gens, cela réussit.

Notre arrivée sur le coteau fut saluée d'une belle inscription flamboyante "1492—Colomb—1892", due à l'industrie de notre électricien térésien M. J. Roux. Puis M. l'avocat Pilon, montant sur une estrade, fit en termes simples le récit de l'œuvre et de la mort du grand découvreur de l'Amérique ; M. J. Valiquet lui succéda et exprima quelques pensées d'un sens élevé et poétique.

On fit partir quelques fusées d'artifice et le moment solennel arriva, où au milieu des applaudissements et des hourras répétés, M. Roux, armé d'une torche, porta la flamme au sein de l'immense pyramide de sapins. En moins d'une minute la flamme s'était élancée, pétillante, avide, furieuse, envahissant les différentes parties du bûcher, et se tordant au caprice du vent, qui soufflait du nord-est. Avec quelle rage, quelle rapidité dévorante elle ses aliments!!! Sa lumière blafarde s'étendait au loin ; les spectateurs, silencieux, attentifs, faisaient cercle tout autour. C'était beau, solennel, ravissant!

Cependant la fanfare joua, le canon tonna et chacun se retira, heureux d'avoir contribué pour sa part au succès d'un si beau jour.

La fête du 12 octobre était finie, mais son souvenir ne périra pas à Ste-Thérèse.

J. BEAULIEU,

Elève de philosophie.

Le 13 octobre.— Fête de saint Edouard. Nous offrons à Monseigneur l'archevêque l'hommage renouvelé de notre filiale affection ; à monsieur le préfet des études l'expression d'une reconnaissance qui va croissant à proportion de son zèle et de son dévouement : à preuve, la grande fête d'hier, dont il a été l'inspirateur et l'âme.

A la Société Ducharme.— Les cours de discussion sont ouverts depuis le 6 octobre. En attendant que quelqu'un nous dise le travail qu'on y fait, voici le bulletin des élections annuelles : *Président*, H. Ledoux ; *vice-président*, E. Lefebvre ; *secrétaire*, J. Beaulieu ; *trésorier*, A. David ; *1er conseiller*, H. Latour ; *2me conseiller*, J. Mignault.

NOTES DE CONDUITE POUR LE MOIS D'OCTOBRE

PARFAITEMENT BIEN

A. David, H. Deschambault, E. Lefebvre, S. Lonergan, Z. Nepveu, Z. Perrault, C. Racine, C. Chaumont, O. Lorrain, A. Graton, V. Joannette, C. Lacasse, J. St. Jacques, A. Graton, A. Langlois, J. Martin, Z. Potvin, O. Boyer, A. Emerie, W. Kennedy, A. Desroches, Z. Filion, A. Meunier.

TRÈS BIEN

J. Beaulieu, A. Ethier, J. Lalumière, E. Lauzon, J. Roussil, Z. Alarie, A. Blondin, E. Lapointe, J. Lorrain, J. Mignault, A. Ouimet, P. Roy, J. Godin, C. Chaumont, J. de Lamothe, U. Labelle, A. Deschambault, M.

Daunais, E. Dubois, E. Lauzon, J. Lesage, J. Pagé, T. Sanche, N. Charbonneau, D. Chaumont, J. Filliatrault, A. Francœur, T. Legault, P. E. Rochon, G. Thérien, J. Bte. Bertrand, L. Cousineau, J. Landry, R. Lauzon, A. Leclair, J. M. Leclair, L. Bélanger, F. Bigras, A. Chamberland, O. Chapleau, A. Charlebois, U. Cyr, A. Demers, J. Desjarnins, G. Faucher, E. Hébert, S. Kimpton, R. Millette, J. Ouimet, S. Ouimet, G. Piché, S. Verschelden, S. Laferrière, A. Labelle, C. Curry,

PRESQUE TRÈS BIEN

P. Cousineau, E. Groulx, A. Laplante, J. Bte Aubry, A. Langlois, H. Longpré, J. Barsalou, S. Clairoux, J. Drouin, S. Dulude, N. Fauteux, E. Gauthier, A. Lalonde, J. Lapointe, H. Lecourt, A. Papineau, A. Valois, M. Brunet, J. M. Filliatrault, V. Rhéaume, S. Samoisette, A. Sainte-Marie, W. Sainte-Marie, C. Thérien, A. Demers, E. Deslauriers, D. Filliatrault, T. Desroches, F. D. Gaudet, J. Gauthier, T. Groulx, J. Hurtubise, J. Lonergan, E. Longpré, F. Laurendeau, G. Rochon, A. Roger, E. Bélair, J. de Lamothe, J. Doré, Z. Graton, C. Hayes, H. Lonergan, A. Nepveu, E. Prévost, A. Dion, O. Dion, D. Dorais.

PREMIERS DE SEMAINE

PHILOSOPHIE

Logique.—1ers E. Lefebvre, A. David, P. Cousineau, A. Nantel et G. Verschelden ; 2es E. Groulx ; 3es E. Lauzon, S. Lonergan.

Géométrie.—1ers M. Bernard, S. Gascon, J. Leclair et Z. Nepveu ; 2e H. Latour ; 3e E. Lauzon ; 4e E. Lefebvre.

Physique.—1er A. David ; 2es H. Ledoux et J. Leclair ; 3e A. Ethier ; 4es E. Lefebvre, M. Bernard et J. Beauvieu.

RHÉTORIQUE

Composition française.—1er J. Morin ; 2^e L. Boileau ; 3^es H. Longpré et J. Mignault ; 4^e A. Fauteux.

Composition latine.—1er C. Chaumont ; 2^e J. Mignault ; 3^e L. Boileau ; 4^{es} J. Morin et H. Longpré.

Mémoire.—1^{ers} B. Gaudet et A. Ouimet ; 2^e A. Lawlor et J. B. Aubry ; 3^e L. Boileau.

Devoir anglais.—1er J. Mignault ; 2^e C. Chaumont ; 3^e E. Lapointe ; 4^e A. Ouimet.

SECONDE

Composition française.—1er V. Joannet ; 2^e J. Drouin ; 3^e J. Barsalou ; 4^e J. de Lamothe.

Thème latin.—1er G. Drouin ; 2^e J. Barsalou et J. de Lamothe ; 3^e A. Fortier ; 4^e U. Labelle.

En littérature.—1^e U. Labelle ; 2^e V. Joannet ; 3^e J. de Lamothe ; 4^e L. Dulude.

Devoir anglais.—1er J. Barsalou ; 2^e J. Drouin ; 3^e J. de Lamothe ; 4^e E. Gaboury.

TROISIÈME

Version latine.—1er C. Lafortune ; 2^o J. St-Jacques ; 3^e W. Ste-Marie ; 4^e T. Morin.

Bon français.—1er C. Lafortune et W. Ste-Marie ; 2^e J. St-Jacques ; 3^e V. Rhéaume ; 4^e Tél. Morin.

Version grecque.—1er W. Ste-Marie ; J.-Bte. Brisson ; 3^e G. St Jacques ; 4^e Ald. Ste-Marie.

Devoir anglais.—1er J. Archambault ; 2^e D. Léveillé ; 3^e J. St-Jacques ; 4^e Z. Thérien.

QUATRIÈME

Version latine.—1er A. Langlois ; 2^e N. Charbonneau ; 3^e T. Martin ; 4^e D. Filiatrault, A. Demers, A. Graton et C. Breton.

Thème français.—1^{ers} A. Graton, G. Thérien et A. Langlois ; 2^{es} W. Charbonneau, P. E. Rochon ; 3^{es} J. Filion et Z. Potvin.

Grammaire grecque.—1er D. Filiatrault ; 2e A. Francœur ; 3e A. Lavigne ; 4e A. Graton.

Tenue des livres.—1ers C. Breton, N. Charbonneau, E. Desjardins et A. Langlois ; 2e Z. Potvin ; 3es E. Despocas et A. Labelle ; 4e G. Thérien.

CINQUIÈME

Version latine.—1ers L. Groulx et Jos. Landry ; 2e G. Rochon ; 4e Jos. Lavigneur.

Thème latin.—1er L. Groulx ; 2es M. Emery et W. Kennedy ; 3es E. Bernier, R. Lauzon et G. Rochon ; 4e O Boyer.

Mémoire.—1er L. Groulx ; 2e M. Emery ; 3e W. Kennedy ; 4es G. Rochon, J. Landry, R. Lauzon et Jos. Gauthier.

Arithmétique.—1e F. Laurendeau ; 2e A. Emery, L. Groulx, J. Lalumière ; 3e W. Kennedy ; 4e E. Martineau.

SIXIÈME

Thème latin.—1er Z. Filion ; 2e O. Philion ; 3es E. Coursel et Jos. Ouimet ; 4e Z. Faucher et O. Vézina.

Histoire sainte.—1ers E. Bélair et A. Chamberland ; 2e O. Philion ; 3e A. Duhamel ; 4e J. Gauthier.

Anglais.—1ers O. Vézina, A. Messier et S. Laferrière ; 2es G. Verschelden et O. Philion ; 3e A. Chamberland ; 4e S. Ouimet.

Arithmétique.—1e A. Desroches ; 2e L. Bélanger ; 3es F. Bigras et E. Hébert ; 4e I. Gauthier.

COURS PRATIQUE (*1ère Division*)

Calligraphie.—1er E. Jasmin ; 2e E. L'Evêque ; 3e O. Chartier ; 4e A. Labelle.

Tenue des livres.—1er Ad. Labelle ; 2e O. Chartier ; 3e E. Jasmin et A Hébert ; 4e A. Dion.

Sténographie.—Ad Labelle ; 2e E. Jasmin ; 3e A. Hébert ; 4e A. Boulard.

(2^{me} Division)

Devoirs français.—1er S. Jasmin ; 2o G. Gascon ;
3e J. Latouche ; 4e G. Latouche.

Arithmétique.—1er G. Gascon ; 2e G. Latouche ; 3e
R. Morin ; 4e D. Dorais.

PROPOS D'ECOLIERS

Une fable.—

Deux ânes à l'envi se prodiguaient l'encens ;
C'était à qui mieux mieux. Quels suaves accents !
Quand tu parles, mon frère,
Tout se tait sur la terre.
Dans les voyages que j'ai faits.
Reprend son compagnon, jamais,
Non, jamais je n'ai vu plus superbes oreilles,
Le roi Midas, pour sûr, n'en eut pas de pareilles.
Par hasard, un poète entendit tout cela,
(*O res mirabilis !*) un sage celui-là.
“ L'homme ne vaut pas davantage,
Se dit-il à part de lui.
Que de fois aujourd'hui
L'on voit deux sots se rendre hommage ! ”

EUGÈNE LEFEBVRE.

Un siècle de progrès.—Les commandes affluent aux
ateliers du père Forget. Tous, vous connaissez ce brave
menuisier. Depuis vingt-six ans, dévoué aux intérêts
du Séminaire, il a vu plus d'une génération passer sur
les bancs du collège. Agé de soixante et quatre ans, sa
main sait toujours diriger le rabot et la varlope. Les
élégants pupitres des classes, les tables massives de nos
salles attestent sa dextérité. A-t-on besoin d'un meuble
quelconque, le père Forget est là . . . Ecoutez une simple
histoire. La grande tribune de l'étude était devenue
insuffisante. De ce poste d'observation, plus d'un pro-
fesseur myope ne pouvait pénétrer et scruter tous les
coins noirs. Grave inconvénient qui demandait prompt
réforme. “ Tout près de la porte donnant sur le cor-
ridor . . . ”

or, " se dit M. le directeur, " nous placerons une autre tribune." L'artiste a compris, le père Forget saisit le ciseau. Deux jours durant la tribune s'élabore. Le 29 septembre, date inoubliable, le chef-d'œuvre apparaît et attire tous les regards. Bijou de menuiserie, aux formes sveltes et gracieuses, la coquette ravit tous les cœurs. Entrons-nous, nous lui donnons un bonjour. Sortons-nous, vite elle reçoit nos adieux. Bref... elle accapare tous les honneurs. Nos surveillants ont quitté la vieille. Pauvre vieille ! la voilà rejetée, délaissée. Que va-t-elle maintenant devenir ? Même des bruits alarmants circulent. On veut, et sans horreur je ne puis le dire, la reléguer... oui, à la cuisine. Pour moi, je propose qu'on la transporte à notre musée des antiques, avec l'épithaphe suivante :

" REPOSE ICI NOTRE VIEILLE TRIBUNE."

" *Sta viator !* ET PLAINS SON INFORTUNE. "

ARTHUR GEOFFRION.

L'immortalité offerte et acceptée. — Et acceptée, mot superflu. Car je vous le demande, qui a jamais songé à la repousser cette immortalité ? Combien n'ont pas cru l'acheter trop cher, au prix de travaux ardues et de périls sans nombre ? Mais dans un siècle de progrès comme le nôtre, il n'est pas besoin d'avoir de l'héroïsme, du génie, ni même du talent pour aller à la postérité.

Eh quoi ! l'immortalité, on vient l'offrir à cinquante élèves moyennant... notre vie peut-être ? Mais non, trente-cinq centins suffisent et en marchandant nous l'aurions pour vingt-cinq. Une seconde... vous vous efforcez de prendre des airs de grands hommes et ça y est.

Oui, à la postérité, mes chers amis ! Tout votre être y passera à moins d'un nouveau déluge, ou à moins qu'un Noé charitable n'oublie de recueillir nos photographies et de les déposer dans un coin de son arche. Mais j'y pense, Dieu n'a-t-il pas fait promesse solennelle de ne

plus faire périr le genre humain par un nouveau déluge ? Alors, écoliers, soyons confiants et vivons tranquilles, nous ne périrons pas. Oui, grâce au passage de certain photographe à Ste-Thérèse, nous nous en irons tout droit à la postérité.

VICTOR LÉONARD.

Octobre.—Vraiment, mes amis, l'automne se montre bon garçon. Septembre et ses journées grisâtres, brumeuses, se sont effacées devant le joyeux octobre. Au 20, nous jouissons d'un ciel de Naples. Chaque matin, le soleil monte riant à l'horizon. Seul, notre bocage abandonne ses airs de fête. Son vêtement, nuancé aux mille couleurs, frangé d'or et de pourpre, se disperse dans la plaine. Aussi, les oiseaux chanteurs ont déserté nos érables, qui ne leur présentaient plus que leurs longs bras froids, dénudés.

“ Le vent d'automne passe
 “ Emportant à la fois,
 “ Les oiseaux dans l'espace
 “ Et les feuilles de nos bois.

Le bonhomme Hiver et ses blancs frimas vont bientôt nous arriver ! En attendant, le collégien sait faire autre chose que de regarder un oiseau qui s'en va, une feuille qui tombe. Dans nos cours, l'âge d'or des jeux semble revenu. Des braves s'exercent à la course, le *tournequet* roule ses hôtes, le ballon captive ses habitués. A l'angle sud-est, sous la direction du nerveux G. D. L., une troupe d'athlètes fait gémir les anneaux et les échelles. Au jeu de paume, la foule court applaudir les jouteurs. *Fervet opus !* Plus calmes, retirés du fracas, dans la “ Promenade des Philosophes,” quelques tourtereaux, serrés frileusement, dérobent leurs personnes. La franche gaieté règne partout. Qu'il nous demeure ce beau soleil d'octobre !

ARTHUR GEOFFRION.

Les *Annales Térésiennes* paraissent chaque mois de l'année scolaire par livraisons de 24 ou 32 pages.

Le prix de l'abonnement est d'UN DOLLAR, payable d'avance.

On s'abonne au bureau des *Annales*, Séminaire de Ste-Thérèse, ou chez M. J. M. Valois, libraire, 1626, rue Notre-Dame, Montréal.
